

A la Biennale de Paris, la nostalgie d'un rôle

La Biennale de Paris, dont Georges Boudaille a la responsabilité, n'a pas de bornes dans l'espace : de la Corée à l'Islande, tout le monde est là, ou presque (les Américains n'ont pas envoyé d'images traditionnelles, fixes, touchables, mais vantent la machine Slowscan (1) qui, demain, dit-on, doit tout changer). En revanche la Biennale a toujours sa limite d'âge : trente-cinq ans. On n'épiloguera pas de nouveau sur ce qu'elle a de bon et de négative.

Deux aspects de cette XII^e Biennale de Paris ont retenu mon attention. Les « arts plastiques » (restrictivement : peinture et sculpture) n'y tiennent plus la première place. Ils sont représentés (me dit-on) par environ le tiers des « exposants », des artistes. Les autres pratiquent, outre l'architecture, la vidéo, le cinéma expérimental, la photographie, le « son » qui ne ressortit pas aux traditions de la musique. Le second aspect, si on s'en tient à la peinture et la sculpture, c'est-à-dire aux objets du « musée », étant la résurgence du « tableau de chevalet » et même de la « statue ».

Ces deux aspects ne semblent pas contradictoires. On ne les opposera pas en disant, de l'un, qu'il signale une « crise du musée », de l'autre qu'il marque au contraire le retour en force des objets muséaux. Ils se compléteraient plutôt. Ils marqueraient, chacun d'une façon différente, un état de choses symptomatique.

Le musée actuel est un musée relativement ouvert à la diversité des « effets » artistiques. Y trouvent asile des effets visuels et des effets acoustiques venus de divers bords. Depuis l'existence des avant-gardes, le musée d'arts plastiques intègre souvent les autres arts sous celles de leurs formes neuves qui s'insèrent mal dans les institutions existantes (vidéo, « son », cinéma expérimental, gestes non théâtraux du corps). Il poursuit, parfois avec l'aide des technologies de pointe, le rêve maintenant séculaire (depuis Wagner !) d'un « art total ». Ceci n'est pas la mort de l'art, avec la confusion de tout. Il y a une réelle dispersion des « effets d'art » selon toutes les voies d'accueil du corps : yeux, oreilles, gestuelle, cénesthésie. Et cette dispersion se rassemble dans le « nouveau musée ». Elle y conserve sa multiplicité d'aspects, avec des recouplements réciproques entre les arts. Jadis, cette sorte de recouplements n'avaient guère lieu que dans les « fêtes ».

Peinture vite faite

Plus douteux, ambigu, est le « retour » à ce qui se donne comme peintures, soient-elles de formes irrégulières, destinées à être accrochées à un mur. Le doute tient au sentiment de nostalgie qu'on éprouve à marcher le long des cimaises où sont accrochés les tableaux. Cette peinture, souvent, est vite faite et mal faite, volontairement. Et elle est toujours pleine (même lorsqu'elle est bien faite, comme il advient), elle est pleine de références à un passé assez lointain : à Kandinsky, à Matisse, à l'expressionnisme allemand.

Bien faite, mal faite, et référence ou révérence faite au Musée, il y a encore là deux points distincts. Le mal peint, qu'il renvoie à des modèles « vulgaires » comme est la bande dessinée ou à la Grande Peinture des maîtres, c'est la même chose : qui n'attend rien de l'acte de peindre (d'écrire, de musiquer, de danser), avec son métier, ses techniques, ne recevra rien de la peinture. Qui veut s'« exprimer » soi-même au hasard des humeurs, négligemment ou en tapant très fort, en faisant vite, celui-là se trompe : ou n'impose pas le tout-venant de ses états psychiques, soient-ils de violence ou d'apathie, aux divers modes d'expression, langue, peinture, musique, danse. L'inverse est vrai : ce sont eux, les modes ou « moyens », qui permettent au psychisme de prendre forme. Il y faut une considération à leur égard et sans doute une patience où l'âge n'a rien à faire. On peut être jeune et aimer la peinture comme d'autres aiment la langue « maternelle » : tout mode d'expression étant en son fond nourricier.

L'autre point est la mode, le « système » de la mode qui est de la structure de la modernité. L'immédiateté expressive qui serait en jeu dans le « vite peint » « mal peint » et les renvois à un passé « début-de-siècle » lui-même expressionniste, sont conjointement effet de mode. La mode va vite ; quant au « rétro », il est la mode qui se retourne sur elle-même, se redouble en se reprenant ou réduit ce qu'elle redouble superficiellement du passé, à une mode.

Reste que tout n'est pas « mal peint » « vite peint » (les sculptures semblent plus fortes dans leur ensemble que les peintures). L'image peinte ou sculptée fixe le mouvement, arrête le temps, s'installe dans la durée et ouvre qui le veut bien à la violence durable des effets d'art. Par là on échappe au mouvement de la mode, on s'y efforce du moins, et cet effort allant à contre-courant d'une logique sociale générale (on la dit « de consommation »), ce serait l'art même, je le crois.

Ainsi la nostalgie dont cette biennale serait le symptôme, ne serait pas nostalgie d'un passé. Elle serait celle d'un rôle qui ne cesse d'être actuel pour l'art. Ce rôle, on a toujours beaucoup de mal à le tenir.

Marc Le Bot.

1. Qui fournit chaque jour des simulacres.

16.10.82
(7)